*Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan*

Lacan Quotidien

**n° 695 – Samedi 13 mai 2017 – 07 h 31 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr**

# Grandir sous une dictature

## par Dalila Arpin

Dans son immense et improbable roman, *Le maître et Marguerite* (1), Mikhaïl Boulgakov décline le *Faust* de Goethe au féminin. Marguerite, pour retrouver l'homme qu'elle aime, un écrivain maudit, vend son âme au diable. Mais le diable s'avance masqué : il est dédoublé entre le magicien Woland et sa troupe : Fagotto, le fantaisiste cabotin, Béhémot, le chat noir, le tueur Azazello (du nom du diable, Azazel) et Hella, la sorcière rousse. Marguerite devient jeune, riche et voyage à souhait, non sans payer le tribut demandé : elle sert d'amphitryonne nue pour le Bal des morts – tous des anciens délinquants – qui se présentent en haillons. L'ambiance est des plus sordides, mais Marguerite tient bon : elle compte sur l'Ange des ténèbres pour retrouver son amoureux disparu.

Écrivant pour la liberté des artistes et contre le conformisme pendant la dictature stalinienne, Boulgakov ne compte pas faire la même chose que son personnage. Tout en sachant qu'il ne verra pas son roman publié, il persiste dans cette tâche ardue, pour laquelle il investit douze années de travail. Son texte est publié vingt-cinq ans après sa mort, mais la version en russe est cependant censurée (2). L'atmosphère, faite de manifestations surnaturelles

dans divers endroits de Moscou, devient crédible au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture. Partout, tous ceux qui s'opposent aux agissements des diaboliques personnages finissent enfermés dans un hôpital psychiatrique…

Remarquons surtout la scène du théâtre, où de mystérieux praticiens de la magie noire (les figures du diable en question) font monter sur scène le public pour lui « offrir » des vêtements somptueux. Les passants verront ensuite sortir du théâtre le public habillé en tenue d'Adam. Les illusions promises ne sont que des mirages que les agents du diable promettent à l'auditoire, tout comme les hommes et femmes politiques. Si le roman de Boulgakov se veut allégorique de la Russie communiste, il est d'une brûlante actualité. Pas plus tard que vendredi 28 avril, j'entends les déclarations de Nicolas Dupont-Aignan qui annonce joyeusement son pacte avec le Malin !

Moi qui ai grandi sous la dictature dans l'Argentine des années 1970, je connais bien la différence entre la privation de liberté et la démocratie. À peine un an après ma naissance, une junte militaire prend le pouvoir. Cinq ans après, la démocratie est rétablie mais à peine trois ans passent qu'un nouveau coup d'État renverse le gouvernement de droit. Quatre juntes militaires se succèdent entre 1976 et 1983. Le régime fut responsable de la mort de 30 000 personnes, de l'exil de 1,5 million d'autres, de l'enlèvement de 500 bébés à des parents détenus et de la Guerre des Malouines (3). La perte de cette guerre improbable entraine la chute du gouvernement militaire et permet le rétablissement de la démocratie. Je n'oublierai jamais l'émotion de mon père écoutant les paroles de Raul Alfonsin, candidat flamboyant du Parti Radical à la Présidence – qu'il a emportée haut la main – disant: *« Con la democracia, se come, se vive y se muere »* (« Avec la démocratie, on vit, on mange et on meurt »). Ces paroles prennent une résonance particulière pour quelqu'un comme mon père qui avait vu son frère – brillant ministre du gouvernement provincial (4) et ancien conseiller des Nations unies, auteur d'un ouvrage de référence sur les Finances Publiques – se faire arrêter lors d'un coup d'État militaire pour avoir ordonné la vente d'une entreprise viticole déficitaire appartenant à l'État. Mon oncle passa ainsi plusieurs années en prison. Ce trauma affecta la famille entière : l'idéal familial se retrouvait en taule ! En ce qui me concerne, j'ai été dégoûtée de la politique. À cela s'est ajouté le fait que j'ai vécu moi-même sous la dictature. Un camp de détention était installé dans le sous-sol du commissariat où je me rendais chaque fois que je devais renouveler ma carte d'identité. L'idée que dans ce sous-sol des gens ont pu être torturés me fait encore froid dans le dos.

Savez-vous ce que c'est que de sortir dans la rue toujours munie d'un document d'identité sous peine de se retrouver au commissariat, à quatorze ans ? Savez-vous ce que c'est que d'aller en discothèque et de voir soudain les lumières s'allumer parce que des agents de police se mettent à vérifier les papiers d'identité de tous les jeunes qui s'amusent, à dix-sept ans ? Savez-vous ce que c'est que d'avoir toujours peur de parler, sous peine de se faire arrêter ou de mettre en danger quelqu'un de sa famille ? Savez-vous ce que c'est que d'entendre des récits concernant des personnes qui disparaissent sans laisser de trace ?

À la fin de cette horrible période – pendant laquelle on était dans la plus complète ignorance de toutes les exactions et atteintes commises contre les droits de l'homme –, un slogan vint condenser le plus-de-jouir récemment conquis : *Nunca mas !*

Eh bien, c'est ce que je me dis maintenant ! « Plus jamais » je ne veux vivre dans un pays où la liberté ne soit pas assurée, où les droits de l'homme ne soient pas respectés, où je devrais opter entre mes deux nationalités, où des gens seraient raccompagnés à la frontière parce qu'ils sont venus chercher un peu de paix et de pain !

« Pourquoi voulez-vous devenir française ? », m'a demandé l'employée de la Préfecture lorsque j'ai demandé ma naturalisation. C'était pour moi une évidence : je ne concevais pas vivre dans un pays sans participer au vote. Et le corps ne ment pas : chaque fois que j'entends la formule « A voté ! » que prononce l'assesseur du bureau de vote, je suis émue.

Je veux vivre, manger et mourir en démocratie et souhaite que ma fille ne grandisse pas sous une dictature. C'est pour cela que j'ai voté pour Emmanuel Macron et que faire barrage au Front national m'a semblé et me semble encore urgent.

1 : Boulgakov M., *Le maître et Marguerite,* Paris, Robert Laffont, coll. Pavillons Poche, 2012,
2 : On peut lire dans la version française des passages entre crochets qui sont inexistants dans la version publiée en russe.
3 : Source : Wikipédia « Dictature militaire en Argentine ».
4 : Le système politique en Argentine est fédéral, de telle sorte que chaque province compte son propre gouvernement, ses ministres et ses chambres législatives. Ce gouvernement est subordonné au gouvernement national, mais a une certaine autonomie pour les questions locales.

---

Lacan Cotidiano
Suplemento especial de Lacan Quotidien

# JAM, APERTURA DE LA CONFERENCIA DE MADRID

## *Hoy, a las 4 de la tarde*

*Qué viene eL Coco !*

Peo no soy yo un Coco como los demas Cocos.

El Coco commun nacio en el siglo XVII. Wikipedia : « Aunque el texto de Anton de Montoro deja claro qué el personaje era ya bien conocido en el siglo XV, la nana mas antigua sobre el Coco qué conozcamos es del siglo XVII, y se encuentra en una obra dramatica, el *Auto de los desposorios de la Virgen,* de Juan Caxés. Dice asi :

*Ea, niña de mis ojos,*
*duerma y sosiegue,*
*qué a la fe venga el coco*
*si no se duerme*

La version mas conocida, cantada con la melodia de la cancion de cuna *Rock-a-bye Baby*, tiene su rima en a :

*Duermete niño,*
*duermete ya,*
*qué viene el coco*
*y te comera*. »

Wiki enumera a varias variantes significativas. En una, « muy popular », el coco « se lleva a los niños qué duermen poco ». Personalmente duermo poco esos dias y noches, pero no tengo miedo del coco.

Agrega Wiki la version propia de la poetisa Isabel Escudero, quien se ariesga a interpretar al deseo del coco=

*« Sabes tu, niño, qué quiere el coco ?*

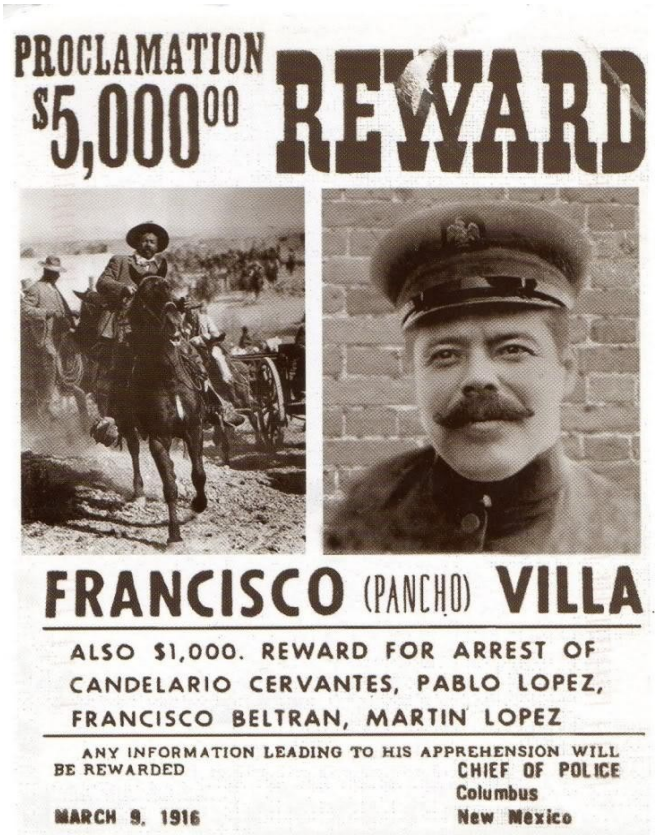
*Qué tengas miedo, (ni mucho ni poco) »*

Mi deseo como coco es bien distincto. Quiero, niño, qué no tengas miedo. Qué no tengas miedo de mi, en tanto qué te quiero despertar, qué nos tengas miedo de los qué te quieren dormido, debilitado y sumiso.

*A despertar ! A hablar !*

*Mira, qué viene el coco, y te va a llevar con el*

*Aplastar a la Cucaracha y los otros monstruos antipopulares !*




*****

***Jam, NOTA BENE***

*Comienzo de mi conferencia, qué ahora, 08 :15, voy a escribir sin parar hasta las 15 :15. La hora de la conferencia ha sido desplazado sin consultarme, empezaré a las 16:00 como previsto, antes se escuchara a Susana. La enconté ayer en el aeropuerto de Madrid : linda avogada venezolana, justo llegada de Caracas, describe con las mas completa autenticidad la situacion de su pais. Hablara despues nuestra colega, miembro de la NEL, Raquel Cors Ulloa, qué ha vivido diez anyo en Caracas antès de moverse en Santiago de Chile. Un tiempo sera dedicado a un debate con las dos oradoras. Presidentes : Miquel Bassols y Rosa Lopez. Hasta luego.*

# Crecer bajo dictadura

## por Dalila Arpin

En su inmensa e improbable novela *Le maître et Marguerite* (1), Mikhaïl Boulgakov declina el Fausto de Goethe en femenino. Para volver a encontrar al hombre que ama, un escritor maldito, Margarita vende su alma al diablo. Pero el diablo avanza enmascarado, desdoblado entre el mago Woland y su grupo: Fagotto el actor extravagante, Béhémot el gato negro, el asesino Azazello (del nombre del diablo Azazel) y Hella, la hechicera pelirroja. Margarita se vuelve joven, rica y viaja tanto como quiere, pero no sin pagar el tributo que se le pide: ella sirve de anfitriona desnuda para el Baile de los muertos, todos antiguos delincuentes, que se presentan vestidos de harapos. El ambiente es de lo más sórdido, pero Margarita resiste: ella cuenta con el Ángel de las tinieblas para volver a encontrar su amor desaparecido.

Escrito en honor a la libertad de los artistas y contra el conformismo existente durante la dictadura estaliniana, Boulgakov no piensa hacer como su personaje. Aun sabiendo que no verá su novela publicada, persiste en esta ardua tarea, para la cual ha invertido doce años de trabajo. Su texto no verá la luz sino veinte años después de su muerte en una versión censurada (2). La atmosfera, llena de manifestaciones sobrenaturales en distintos lugares de Moscu, se vuelve creíble a medida que se avanza en la lectura. En todas partes, todos aquellos que se oponen al accionar de los diabólicos personajes terminan internados en un hospital psiquiátrico…

Cabe señalar, sobre todo, la escena del teatro, donde misteriosos practicantes de la magia negra (las figuras del Diablo en cuestión) hacen subir a escena el público para “regalarles” lujosos vestidos. La gente que pasa por la puerta del teatro ve a continuación salir el público totalmente desnudo. Las ilusiones prometidas no son sino espejismos que prometen al auditorio, de la misma manera que los políticos. Si la novela de Boulgakov es alegórica de la Rusia comunista, es sin embargo de una candente actualidad. No más tarde que el ultimo 28 de abril, escucho las declaraciones de Nicolás Dupont-Aignan (3) que anuncia alegremente antes de la segunda vuelta de las elecciones francesas su flamante pacto con el Maligno!

Para mí, que he crecido bajo dictadura, en la Argentina de los años 70, la diferencia es clara entre la privación de la libertad y la democracia. A penas un año luego de mi nacimiento, una junta militar toma el poder. Cinco años más tarde, la democracia se restablece pero no pasan tres años que un nuevo golpe de Estado derroca al gobierno de derecho. Cuatro juntas militares se suceden entre 1976 y 1983. El régimen es responsable de la muerte de 30 000 personas, del exilio de 1,5 millones de otras, del secuestro de 500 bebés de padres detenidos y de la Guerra de las Malvinas (4). La derrota de esta guerra improbable conlleva la caída del gobierno militar y permite el restablecimiento de la democracia. Nunca olvidaré la emoción de mi padre cuando escuchaba las palabras de Raúl Alfonsín, flamante candidato del Partido Radical a la Presidencia –que gana ampliamente- que decía: *« Con la democracia, se come, se vive y se muere ».* Estas palabras toman una resonancia particular para alguien que había visto varias décadas antes su hermano-brillante ministro del gobierno provincial y antiguo consejero de las Naciones Unidas, autor de un libro de referencia sobre Finanzas Publicas (5) - ser arrestado por un golpe de Estado Militar, por haber ordenado la venta de una bodega en déficit perteneciente al gobierno. Mi tío pasa así varios años en la cárcel. Este trauma afecta la familia entera: el ideal de la familia se encuentra en cana! En lo que a mí me concierne, por una especia de malentendido, fue el disgusto de la política. A esto se

agrega el hecho de que he vivido yo misma bajo dictadura. Un campo de detención estaba instalado en el subsuelo de la Comisaría donde yo acudía para renovar mi documento de identidad. La sola idea de que bajo este lugar haya habido gente que ha sido torturada, me provoca aun escalofríos.

Sabe usted lo que es salir cada vez a la calle, con su documento de identidad, para no encontrarse, en su defecto, en la Comisaria, a los 14 años? Sabe usted lo que es ir a bailar a una discoteca y que las luces se enciendan repentinamente para que agentes de la policía controlen los documentos de jóvenes que se divierten a los 17 años? Sabe usted lo que es tener miedo de hablar en todo momento, para no hacerse arrestar o poner en peligro a los miembros de su familia? Sabe usted lo que es escuchar relatos de personas que desaparecen sin dejar rastro?

Al final de este horrible periodo-durante el cual estábamos en la más completa ignorancia de todas las exacciones y violaciones de los derechos humanos-un slogan vino a condensar el plus-de-gozar recientemente conquistado: *Nunca más!*

Pues, es lo que yo me digo ahora! Nunca más quiero vivir en un país donde la libertad no esté asegurada, donde los derechos humanos no sean respetados, donde yo debiera optar entre mis dos nacionalidades, donde haya gente a quien "se acompañe" a la frontera porque vinieron a buscar un poco de pan y de paz!

"Por qué quiere obtener la nacionalidad francesa?" –es la pregunta que me hizo la empleada de la Prefectura cuando pedí mi naturalización. Era una evidencia para mí: no concebía vivir en un país sin participar del sistema de voto. Y el cuerpo nunca miente: cada vez que escucho la frase "Ha votado!" que pronuncia el encargado de la mesa electoral, me emociono.

Yo quiero vivir, comer y morir en democracia y deseo que mi hija no crezca bajo dictadura. Es por eso que he votado por Emmanuel Macron y que barrar el paso del Frente Nacional me ha parecido y me parece todavía urgente.

1 : Boulgakov, M., *Le maître et Marguerite,* Paris, Robert Laffont, 2012, coll. Pavillons Poche.
2 : Se puede leer en la versión en francés los pasajes censurados entre corchetes, que son inexistentes en la versión rusa.
3 : Candidato minoritario a la Presidencia del partido "Debout la France", con un total de 4,7 por ciento de votos.
4 : Fuente : Wikipedia, « Dictadura militar en Argentina ».
5 : Caplan, B y Caplan N., *El presupuesto del Sector Publico,* Buenos Aires, Ed. Macchi, 1979.

# El peso de una lider

## por Lito Matusevich

Querido JAM

No me cabe duda que las políticas partidarias y la del psicoanálisis son diametralmente diferentes, o sea el inconsciente político no tiene color partidario ni histórico. Lacan en el seminario 11 habló del inconsciente Freudiano y el nuestro. El nuestro es el de la política de las consecuencias.

Oponerse a políticas que hicieron o intentan hacen callar a la palabras nos obligan a definirnos, pues es en estas situaciones, que el psicoanálisis, la democracia y la palabra peligran.

Usted caracterizó nuestra época como de la alianza entre el discurso del amo y la tecno-ciencia y que el lugar del psicoanálisis es ser el guardián de !o inconmensurable. De esta forma usted nos muestra cuál es el arma que tenemos para denunciar esa alianza y la responsabilidad de conmoverla.

El ideal del yo se sostiene en el universal por lo tanto ignora lo inconmensurable. Algunas veces en presentaciones de mis colegas de la E.O.L saludaban al público con el siguiente eslogan " buenas noches a todos y todas".

Este eslogan nació de la boca de la presidenta Cristiana Kirchner nada que objetar, un éxito para su partido político, sus partidarios se "reconocen" siguiendo la lógica colectiva con este eslogan y más mostraba así su vocación por la igualdad de los sexos.

Pero en la escuela, de la boca de mis colegas me producía malestar.

Lo primero que puedo decir es que mi escuela no puede pensarse por una lógica colectiva, quesabemos desde Lacan ( Tiempo lógico) que genera exclusiones. De hecho así me sentí, fuera del júbilo y aplausos de varios.

En nuestras escuelas en tanto no se corresponde con la lógica colectiva, sino al uno por uno,

cuando esto sucede, el ideal (como rasgo unario) cierra un conjunto y atenta contra nuestro lazo.Tiene otra consecuencia

¿Cómo es posible que a nosotros el “Todas” no nos haya llamado a pensar las consecuencias que eso tiene?

En la Instancia de la letra Lacan con el ejemplo de los hermanos que desde las ventanillas del tren ven Caballeros y Damas y disputan por el lugar en que están, escribió: " Porque va a traerla Disensión, únicamente animal y condenada al olvido de las brumas naturales, al poder sin medida, implacable a las familias y acosador a los dioses, de la guerra ideológica.

Caballeros y Damas serán desde ese momento para esos dos niños dos patrias hacia las que sus almas tirarán cada una con un ala divergente, y sobre las cuales les será tanto más imposible pactar cuanto que, siendo en verdad la misma, ninguna podría ceder en cuanto a la preeminencia de la una sin atentar a la gloria de la otra.”

¿No es acaso esta cita suficiente para mostrar la disputa que trae la identificación producida por el binarismo significante?

¿No es acaso esa identificación a uno de los géneros la que hace que veamos hoy, en nuestra sociedad la forma mas cruel del machismo y el feminismo en su forma más mostrativa?

¿No es acaso la ocultación de lo inconmensurable el no todo, que deberíamos cuidar ?

Estoy seguro que mis colegas lo saben, pero si Lacan inventó la figura del A.E fue para que pudiera analizar a la escuela y eso va de la mano de denunciar la trampa inexorable en que siempre caeremos en relación al Ideal del yo que encarna algún lider.

Querido Miller gracias a este debate advertí la importancia de la Escuela Una, que rompe con el binarismo de Las Escuelas y la A.M.P.

Para nosotros la Escuela Una hace que haya un solo continente para el psicoanálisis, una sola patria y una sola política: de las consecuencia.

Por eso lo felicito por la idea de crear el Instituto Lacaniano Internacional, y la revista on line de política Lacaniana.

Suyo, Lito Matusevich

# Hubo una similitud
# entre el fascismo italiano y el bonapartismo peronista

## por Juan Pundik

Querido Jacques-Alain Miller:

Lo que ocurre con estos chicos es que no vivieron en sus carnes la dictadura peronista. Hablan de lo que les contaron. A comienzos de1939, finalizada la Academia Militar, Perón había sido enviado a la Italia de Mussolini y a la Alemania de Hitler a seguir cursos de capacitación, no regresando de Europa hasta 1941, en plena guerra. En mi libro ***Memorias de un niño judío*** pg. 120 escribí mis recuerdos del golpe militar de 1944, antecedente del ascenso al poder del Coronel Juan Domingo Perón. Ese golpe militar fue dirigido por el GOU, Grupo de Oficiales Unidos, de orientación nacionalsocialista, simpatizante de las naciones del Eje. En la pg. 144 escribí mis recuerdos del terremoto de San Juan, el sábado 15 de enero de 1944. El Coronel Perón se había hecho con la Secretaría de Trabajo y Previsión, del gobierno militar, con rango ministerial. En reuniones con dirigentes sindicales represaliados por el gobierno militar los designó en cargos de la Secretaría. Dirigió la coordinación nacional de la ayuda a sobrevivientes y damnificados del terromoto. Inmediatamente, por radio, convocó a los representantes de todas las instituciones para organizar una comisión nacional de ayuda a los damnificados. En la reunión benéfica, celebrada en el Luna Park, la noche del 22 de enero de 1944, Eva Duarte actuó como actriz en el festival artístico a beneficio de las víctimas del terremoto. Al terminar su actuación se dirigió resueltamente hacia el asiento vacío al lado del coronel Perón, iniciándose así un encuentro, que continuó con la invitación a una cena, luego a la casa de Perón, de quién ya no se separó hasta su muerte.

Después del 17 de octubre de 1945, elegido Perón por mayoría absoluta, en elecciones democráticas en 1946, organizó el movimiento peronista del cual el partido era una parte, considerando al movimiento obrero como "la columna vertebral" del mismo, en una CGT única, cuyos estatutos fueron copiados de la Carta del Lavoro de Mussolini. El gobierno de Perón fue el único de un país latinoamericano que se declaró neutral durante la guerra, declarándole la guerra a Alemania y a Japón 42 días antes de su rendición el 8 de marzo de 1945, cuando la suerte ya estaba echada. Perón mostró asimismo su apoyo al gobierno de Franco y lo fortaleció con embarques de granos entre 1946 y 1949 y facilitó la entrada al país de los dirigentes nazis que huían de la justicia aliada. El Partido Peronista cobijó grupos de izquierda y de ultraderecha, declaradamente antisemitas y filonazis.

En el 2º volumen de mis memorias, ***Mis años rebeldes, Argentina 1950-1958*** pg, 53 escribí acerca del comienzo, en 1950, de mi militancia política en el antiperonismo, que no se interrumpiría hasta su derrocamiento por los militares y la iglesia católica en setiembre de1955. Ahí comenzó mi militancia en defensa de los derechos sociales conquistados por el movimiento obrero bajo el peronismo, continuación de mi lucha por la libertad, la democracia, los derechos y la dignidad humanas, pisoteados por una nueva dictadura militar, mil veces más terrible que el régimen bonapartista peronista.

Como puede usted verificarlo soy un documento viviente que puede testimoniar en favor de su posición antiperonista, antipopulista y antifascista. El sábado iré provisto de toda la documentación pertinente.

Me encantaría que usted me invitara a la cena del viernes a la noche para fortalecer documentadamente su posición ante los peronistas, chavistas y podemitas que tanto peso han cobrado en la sede de Madrid.

Afectuosamente,

Juan Pundik

---

# Populismos en España y otros temas

## por Enric Berenguer

Parto de una premisa que a menudo enunciamos: toda forma de política supone el uso de alguna identificación, basada en un significante amo que convoca a una multiplicidad de *parlêtres* a identificarse. Esta ley de base adquiere una dinámica específica en el régimen de discurso actual, caracterizado por la emergencia de nuevos fenómenos de masas, que responden menos al paradigma aislado por Freud en su texto de referencia.

El estudio de esta especificidad, su actualidad indiscutible, nos han animado a plantear como tema de las próximas Jornadas de la ELP (noviembre de 2017) el de las identidades, tanto en su dimensión clínica como política.

En el contexto actual, el recurso al término "populismo" para designar una serie de propuestas políticas se ha extendido. El origen de algunos de sus usos actuales entronca con una tradición latinoamericana, releída por parte de una izquierda que desde hace cierto tiempo trata de superar los impasses históricos del comunismo marxista.

Pero en Europa, por un lado, y en cada país europeo, por otro lado, lo que esta palabra supone es distinto, la diversidad de propuestas políticas que en torno a ella se agrupan o son agrupadas es muy amplia. El significante "pueblo" nunca es neutro y no quiere decir en todas partes lo mismo. Ya de entrada, las resonancias del término "pueblo", lo que este identifica, depende en gran medida de historias que siguen escribiéndose en clave nacional, a pesar de que, inevitablemente, todo ello se modula en función de Europa como comunidad política más o menos imaginada y comunidad burocrática realmente existente.

En España precisamente –y sé que algunos de nuestros amigos discreparán en este punto– el uso de la entidad "pueblo" en política no es tan nuevo. Lo cual no obsta para que ahora se le quiera y/o se le pueda dar una significación nueva. En todo caso, no puede tener la misma resonancia: a) en un contexto político como el francés, donde un significante amo fundamental ha sido desde hace siglos el de "república" y donde sigue siendo el centro de una lucha determinante; b) en el contexto español, donde a veces parece que se olvide que el partido principal de la derecha española –partido que tiene una transversalidad social notable, razón en buena medida de su tendencia hegemónica– se llama, ni más ni menos "Partido Popular". Este partido, por otra parte, es la continuación de otro, Alianza Popular, ideado por el ministro de franco Manuel Fraga Iribarne para encontrar una salida histórica al franquismo. En efecto, don Manuel, como los suyos lo llamaban, aprovechó su estancia en Londres como embajador (tiempo antes de volver a meterse en tareas de gobierno y proclamar "¡La calle es mía!"), para idear una adaptación del franquismo sociológico a los tiempos posteriores a la muerte ya previsible del patriarca.

Por otra parte, el propio Franco había desarrollado su propia versión de un populismo paternalista, nacionalista español, autoritario y ultracatólico. Las personas de mi generación fuimos testigos durante años del uso de la palabra, o más bien de la exclamación, "¡Españoles!" (con su variante "Españoles todos") como introducción de los insoportables discursos del Caudillo. La visión del "pueblo" español, siempre humilde, beato y alegre a pesar de todo, se asociaba a una larga serie de imágenes indelebles, impresas en la retina de muchos de nosotros a base de "No-Dos", los noticiarios obligatorios cuya sintonía inicial todavía reconocemos a las primeras notas.

No es esta, por supuesto, la única experiencia populista de derechas históricamente significativa para entender la situación actual en el Estado español. Otra muy significativa es la concebida y llevada a cabo con singular éxito por Jordi Pujol, quien, apostando por las posibilidades transversales del

significante “Catalunya” en la última época de la dictadura, desarrolló una opción política capaz de desactivar el catalanismo de izquierdas, que hasta entonces había sido dominante en Catalunya en la oposición a Franco. De nuevo, se trataba de un populismo de derechas, paternalista y de tinte católico –aunque, en la oposición al nacionalismo español franquista, podía adquirir tintes relativamente progresistas– populismo que se convirtió en hegemónico durante tres décadas y cuyas consecuencias directas e indirectas todavía estamos viviendo. En España en general y en Catalunya en particular.

En España, porque el supuesto riesgo de desintegración del Estado ha sido una de las bazas fundamentales que ha usado el gobierno del PP para mantenerse en el poder, a pesar de una cascada de casos de corrupción demostrados, a niveles nunca vistos en ningún país de la UE, que han afectado a todos estratos de la administración estatal. Y que hace que hoy día, en medio de una espiral interminable de denuncias, de juicios, de revelaciones escandalosas sobre los manejos de la fiscalía, figuras políticas aparentemente tan opuestas como Cristina Cifuentes (PP) y Susana Díaz (PSOE) sigan sosteniendo que la cuestión fundamental para orientar una política española es la oposición frontal al riesgo supuestamente inminente de secesión catalana.

Podemos, el “populismo de izquierdas” español, es impensable sin los escándalos que desde hace años asolan el territorio español y que dieron lugar a una ola de indignación que es difícil de entender desde otros países europeos. En realidad, Podemos no ha inventado algunos de los significantes que usa. En mi opinión, parte de su operación ha consistido en apropiárselos, arrebatándoselos al monopolio que hasta hace poco ejercían sobre ellos las fuerzas que se arrogaban la representación de los intereses patrios: “patriotismo”, “pueblo”... Una verdadera originalidad de Podemos ha sido atreverse a hablar de “patriota” o “patriotismo” en un país en el que, hasta no hace mucho, estas eran palabras que traían recuerdos ominosos de un nacionalismo español muy agresivo y belicista. Pero, insisto, no eran significantes vírgenes. Quedan fuera de esta consideración términos como “la casta” o la “trama”, que sí son originales y están más ligados a la coyuntura actual.

Se habla mucho del populismo de Podemos comparándolo con la experiencia de Venezuela. Pero en realidad, el “pueblo” de Podemos es en gran medida una clase media que ha sufrido mucho con la crisis desde el 2008. Y buena parte de su éxito ha consistido simplemente en abanderar causas que los partidos mayoritarios habían dejado de lado, coherentemente por parte del Partido Popular, de un modo suicida por parte del PSOE. Este último, obsesionado con la “unidad de España” y compartiendo con la derecha un discurso economicista neoliberal, se hizo cómplice, por activa a veces y por pasiva otras veces, de una elites españolas en las que el postfranquismo sociológico se ha ido haciendo cada vez más evidente, sobre todo desde que ciertos velos de la transición han ido cayendo. En las últimas semanas, hemos asistido a entierros de figuras señeras del fascismo español, en los que se han pronunciado homenajes alucinantes, entre brazos en alto y al son del “Cara al sol”. Y el PSOE no ha tenido nada que decir al respecto, muy ocupado en insistir en el tema del nacionalismo catalán –mientras los nacionalistas vascos han pactado tranquilamente los presupuestos del Estado con el PP.

Por otra parte, Podemos ha tenido la audacia y también la visión política de aportar un abordaje distinto del problema catalán. Ha apostado por una interpretación del “derecho a decidir”, en buena medida arrebatando *también* ese significante a fuerzas políticas que lo poseían en exclusiva. Del mismo modo que “patriotismo” (español) ya no es monopolio del “PPSOE”, “derecho a decidir” (catalán) ya no es monopolio del nacionalismo catalán. Apropiándose estos significantes han restado votos a otros para sumarlos a los suyos. ¿Hasta cuándo podrán sacar rédito a estos malentendidos? Ya se verá.

Concluyo. España no tiene nada de Venezuela. Un sistema político como el venezolano no duraría un mes en España. Parte del “populismo” de Podemos consiste en haber producido una serie de operaciones significantes que han cortocircuitado el discurso de otros populismos muy arraigados : el español y el catalán, desactivando en parte la oposición *en* la que vivían y *de* la que vivían. Y, por otra

parte, ha recuperado temas que la "izquierda" oficial había dejado en la cuneta. Pero eran *sus* temas, antes de que dicha izquierda se olvidara a sí misma. Otra cosa es su manejo del tema político de la corrupción generalizada, que es un síntoma primordial en este momento en España y que no tiene parangón en ningún otro país de la UE. Todo ello en un momento de cambio generacional decisivo.

*Para el psicoanálisis*

¿Qué relevancia tiene todo esto para una política del psicoanálisis en España, en este momento? Muchos de los temas que nos preocupan ahora, en España, desde el punto de vista de asegurar el porvenir del psicoanálisis no tienen una correlación clara con el ámbito de la política de partidos.

El ascenso del fascismo en Europa nos preocupa enormemente, cierto. Pero la batalla crucial en este sentido se ha librado en Francia. Era una catástrofe un giro posible de Francia hacia el fascismo, porque Francia es lo que es, lo que supone en la historia y en la actualidad de Europa. Si el fascismo reina en Francia, el fascismo español se desencadenará, muy probablemente. Si en Francia es contenido, el fascismo español seguirá relativamente contenido en el PP. Se agravará, quizás, en sintonía con las tendencias europeas. Pero el PP tiene mucho interés en no perder un espacio importante en el "centro". Un partido semifacha, paradójicamente, es la mejor garantía para que los ultrafachas no se desborden. Aunque en realidad mucho de eso está ya presente en España. No tuvimos una Revolución Francesa. La Virgen, en sus distintas versiones, recibe constantemente medallas militares. Policías torturadores condenados en su día reciben a menudo ascensos y nombramientos importantes, con informes falsificados por los responsables políticos correspondientes del PP. Se sabe, se publica. Los documentos fotocopiados están a la vista de todos. No pasa nada. El PSOE no protesta. Franco estaría satisfecho.

Hay otro frente que ahora mismo es mucho más fuerte en nuestro país. La ideología de la evaluación, la burocratización y la protocolización de la salud, la salud mental, los servicios sociales... es compartida por PP y por PSOE, también lo ha sido durante mucho tiempo por los nacionalistas catalanes, que en esto han estado perfectamente de acuerdo. Todo ello está referido a un ámbito de racionalidad, por así decir, transideológico. Se agrava cuando gobierna la derecha porque se añaden criterios (falsos) de reducción del gasto social. Pero si examinamos programas, por ejemplo, de Izquierda Unida, encontramos cosas inquietantes, como campañas para la denuncia sistemática de prácticas "pseudocientíficas" en diversos ámbitos. Se trata de temas que pueden hacer las delicias, indistintamente, de un burócrata neoliberal y de un joven "izquierdoso" que desea salvar el mundo del oscurantismo. Hay ejemplos inquietantes en páginas web de IU.

¿Alguna diferencia en esto por parte de Podemos? No, que yo sepa, al menos por el momento. No dispongo de información suficiente, pero hace poco comprobé que ellos, en su Federación de Madrid, daban mucha publicidad a un acuerdo sellado con asociaciones de víctimas de la "endometriosis", diagnóstico epidémico que se está convirtiendo en un cajón de sastre al que van a parar muchas histerias de nuestros días. El mencionado acuerdo "exige el diagnóstico precoz y protocolos de detección y tratamiento". Ya tenemos otro protocolo que probablemente invadirá los centros de salud, también en breve los de salud mental, introducido orgullosamente por la "nueva izquierda" española.

Por otro lado, en Cataluña recientemente se han logrado avances significativos en relación al tema del autismo con el apoyo de los representantes del Ciudadanos (nueva derecha neoliberal) en la comisión de Infancia y Juventud del Parlament de Catalunya. Mientras que la representante de Iniciativa per Catalunya (izquierda) es partidaria entusiasma de los métodos cognitivo-conductuales. Los frentes no están definidos ni son claros.

No me queda claro, por tanto, la pertinencia del eje izquierda-derecha para algunos temas importantes que ahora nos ocupan en lo que se refiere al porvenir del psicoanálisis en España. Queda por ver qué resultará de iniciativas políticas como la de Ada Colau en Barcelona. Su grupo municipal

ha impulsado un Plan de Salud Mental en Barcelona. Muestran una sensibilidad por los enfoques "comunitarios", cierta predilección por los abordajes "sistémicos". Pero de momento (recientemente he tenido una conversación con alguien de cierto nivel) no se han planteado nada respecto a los peligrosos proyectos-piloto de la Generalitat de Catalunya destinados a implantar a medio plazo protocolos obligatorios para la detección precoz y el tratamiento del TDAH, con medicación y métodos cognitivo-conductuales impuestos a todos los centros de salud y de salud mental concertados.

Estos no son temas que afecten directamente al psicoanálisis como tal, pero el cerco que se va imponiendo en el ámbito de la salud mental irá dando lugar a reglamentaciones que, como ha ocurrido recientemente en Bélgica, afectarán a la práctica del psicoanálisis aplicado en institución y más adelante también a su práctica privada.

De ahí que el Consejo de la ELP haya decidido reactivar la FCPOL para dar cobertura a iniciativas en el ámbito del psicoanálisis aplicado, pero también en el de la investigación, para dar lugar a memorias que puedan ser presentadas en el momento oportuno ante instancias políticas diversas. Por otra parte, hemos iniciado el estudio de iniciativas inspiradas en las llevadas a cabo por los colegas belgas de la ECF para dar respuesta a acción legislativa hostil de la Ministra de Sanidad. Lo que nos planteamos es: ¿hace falta esperar a una acción tan grave por parte de la burocracia sanitaria del Estado, apoyada por los lobbies correspondientes, para poner en marcha iniciativa scomo COPEL o Appel-psy? ¿O bien, por el contrario, podemos adelantarnos a estas situaciones buscando acuerdos tácticos con colectivos profesionales que compartan con nosotros un mínimo común denominador? Se trata de algo a estudiar en detalle, pero hay razones para pensar que es mejor estar bien preparados para cosas que sabemos que tarde o temprano van a suceder.

En mi opinión podemos delimitar un campo específico de una política del psicoanálisis, pero esto no impide que se puedan encontrar otros frentes más amplios. Hay batallas que debemos librar solos. Hay algunas batallas que no podemos ganar solos. Pero en unas y en otras, nos corresponde llevar la iniciativa.

En todo caso, el corazón de nuestra acción analítica lo constituyen la Escuela y el Instituto. Se trata de piezas de un mismo engranaje que, cuando sabemos hacerlo funcionar, promueven de un modo muy eficaz la transferencia con el psicoanálisis.

No siempre lo conseguimos. A veces lo múltiple se impone sobre lo Uno de la Escuela, y eso tiene consecuencias inmediatas. En cada lugar de España se puede verificar cuándo, en qué momentos, se produce una efectiva transmisión del psicoanálisis. Se trata de distinguir la promoción de las transferencias con el psicoanalista y/o con el maestro de las transferencias con el psicoanálisis, encarnado por la Escuela pero que tiene en el Instituto un medio fundamental.

Es innegable que en los últimos años el prestigio del Campo Freudiano en España se ha afianzado, ha aumentado. Pero falta que sepamos sostenerlo siempre y también usarlo de un modo más imaginativo, sacar más partido de ese mayor prestigio en luchas que serán cada vez más importantes y en las que nos jugamos el futuro del psicoanálisis.

A veces, no conseguimos hacer existir la Escuela como comunidad de experiencia. Los síntomas pueden ser discretos, pero tarde o temprano acaban mostrando su verdadera dimensión. La división entre los psicoanalistas de orientación lacaniana es un favor que hacemos al enemigo.

# Los Mil Miller

## por Silvia López

Estimado JAM,
Siempre supe que usted era más de uno.
Me deslumbró a los 19, cuando escuchaba sus clases,
El primer Miller, mi maestro.
¿Podré analizarme con Miller?
No trabaja como analista, dijeron mis amigos.
Lo esperé.
Me atrajo a los 30, cuando comencé a analizarme.
Otro Miller, el analista.
¿A vos te escucha?, me preguntaban cuando fueron llegando a París.
No me importa que me escuche.
¿Te dice algo?
A veces sí, a veces no.
Hay un Miller que habla, otro que es silencioso.
Me ayudan los dos.
Pronto vino Miller el creador de escuelas.

Disfruté el tiempo de la creación.
Miller admirado.
En Caracas descubrí a Miller encerrado, El último emperador.
Miller solitario.
Me apasionó a los 40, cuando hicimos La Red que usted llamó Asistencial,
el plan secreto, que otro Miller, sobre la marcha, proponía delante de todos
entregar al consejo.
Me opuse, usted sonrió, sabía lo que iba a pasar,
sabía que me devorarían, que los dueños de la EOL pedirían mi cabeza, como la de María Antonieta.
Me divertí.
Algunos lo interpretaron como traición,
personalmente, percibí su cuidado, su modo de protegerme.
Otro Miller: el que sabía antes de tiempo.

A los 50, cuando dejé el análisis, no me despedí.
No quería un Miller punto final.
¿El pase? No gracias, prefiero escribir una novela.
La escribí.
Se la entregué a otro Miller, en Río de Janeiro.
Un Miller que parecía cansado de casi todos.
Razonable: demasiada entrega.
Para Miller había llegado el séptimo día, el descanso después de la creación.
Pero no. Había más.
Faltaba el actual Miller, el que escribe su diario no tan éxtimo,
El más libre Miller.
Dice lo que quiere, asocia libremente.
Si se le antoja, tira el consultorio por la ventana.

La máxima novedad!
Hay un Miller literatura. Un Miller escritor.
Gran noticia.
Estoy en París.
En paralelo, desde Buenos Aires me llegan voces horribles sobre  Miller que critica a Perón y a Evita.
Coincido al cien por ciento con Miller político.
No iré al debate. Acá estoy.
Salí con bandera en mano a festejar la llegada de Macron, el presidente Joven.
No lo dije a nadie, me emocioné a solas.
Miller se alegra de ese resultado?, dicen los colegas de la izquierda exagerada.
Según entiendo, hay colegas peronistas que pedirán su cabeza.
No estaré allí para ese fin.
Bienvenidos los Mil Miller.
Un fuerte abrazo,
Silvia

# Tous les silences ne se valent pas

## par Luc Garcia

Samedi, veille d'élection présidentielle, matin décidément pluvieux sur Paris. Après les avions russes, il nous aura fallu aussi subir les fichiers informatiques piratés dans les ordinateurs du candidat Macron, laissant juste le temps qu'il n'y a pas pour contre-attaquer (1). Nous entrions pourtant dans cette période singulière que Jacques-Alain Miller nommait à Strasbourg *le silence des passions*. Même le bruit qui rabote le silence avec des bennes d'immondices dont la qualité se jauge à l'aune de leur quantité (on parle de milliers de fichiers, de milliers de courriers électroniques, de milliers de factures) ne nous aura pas été épargné. Et gageons sans grand risque qu'aux prochaines élections, une force territoriale située plus à l'Est que le découpage scellé à Yalta, sortira de bonnes feuilles, ou fabriquera des faux aussi bien, le dimanche matin, jour d'élection. Le mensonge prend toujours l'ascenseur quand l'escalier fatigue la vérité.

Faut-il donc que toutes les couleurs vues, toutes les odeurs senties jusqu'alors, toutes les sensations captées jusqu'ici, tous les risques pris par ceux qui nous précèdent se résument dans cet instant où l'on rencontre la face calculatrice de ceux qui ont compris que, dans l'ordre du langage, une inscription, quoi qu'on en dise, fait toujours marque ? Avec eux nous partageons ces mêmes armes, inscrites dans le langage. Nous le savons et nous devons en même temps nous tenir à ne pas nous en servir comme eux s'en servent, bien que parfois se tenir bien à table ne rapporte pas immédiatement, mais donne une élégance qui sauve, dans la dernière minute volée, de la pente à fabriquer à notre tour du bruit qui rabote.

La logique de ce piratage est assez habile, car elle passe par une validation, celle de ceux qui prétendent à la liberté de la transparence, les fameux Wikileaks. Tout le piquant réside ici : le canal médiatique, qui hier a participé à différents consortiums pour aller débusquer à la fourchette à escargot la chair fiscale de contribuables plus ou moins fortunés, sert aujourd'hui à faire du trouble dans l'élection présidentielle. Peut-être le milieu journalistique, prompt à bâillonner Jacques-Alain Miller lorsqu'il dit le passé pour le moins connoté, et connoté de notoriété publique– il ne s'agit donc pas d'un mouvement provocateur de sa part, mais bien de la formulation d'un constat, corroboré par des études, des écrits, des témoignages –, pourrait valablement se demander pourquoi les *datas* brutes lui apparaissent plus appétissantes que les faits écrémés sortis du *fact-checking*. Voilà les journalistes débordés sur leur droite, ne sachant plus reconnaître l'ennemi qui demain, après les avoir fait entrer dans leurs bases de données, se retournera contre eux pour les manger sans cuisson.

Cette campagne n'aura pas seulement vu augmenter de façon considérable les erreurs de perception sur qui, quoi et comment. Elle aura vu un affaissement renouvelé dans l'ordre acoustique sur le partage entre ce qui sonne juste et ce qui sonne faux. Intéressantes, les complaisances pour retourner ce qui est costaud en considérations pâteuses ; surprenantes, les leçons de ceux qui demandent qu'on ne leur en donne pas ; agaçantes, les finasseries pour savoir s'il est vraiment pertinent d'augmenter la CSG d'un point et demi ou de deux, ou s'il vaut mieux créer un électrochoc dans le pays ; amusantes, ces voix qui constatent, désolées et confuses, qu'il y a, enserrée dans la divulgation de ces données d'un candidat, l'assurance du pouvoir gustatif de l'appât ; cocasse, la précipitation à se servir de ceux-là mêmes qui, dans le paysage audiovisuel français (le PAF), ont la main sur la couture du pantalon. Suivant ces petits arrangements, le type qui parle encore de CSG (quel courage !) devient ennemi du peuple et ceux qui divulguent des immondices méritent la pleine disponibilité de notre pavillon auditif. Il nous revient donc aujourd'hui, pour y voir plus clair dans les jeux, de ranger les jouets dans la chambre, afin d'éviter aux araignées vénéneuses de nicher à nos dépends dans les interstices de ce désordre qui n'est pas amoureux – cela, on le sait chaque minute depuis quelques semaines.

Mécaniquement, nous aurons donc assisté à une promotion à toutes les altitudes d'ontologies raffinées qui individualiseraient chacun dans sa face la plus sombre. Comme le faisait remarquer J.-A. Miller au Forum républicain contre l'abstention le 5 mai 2017 au soir, au moment même où les petits doigts de Wikileaks – comme ils sont généreux, ceux-là – vérifiaient la vraisemblance des données du candidat, on a assisté à la négation de l'idée qu'il y aurait *une essence* qui nous engagerait. Le relativisme qui s'en déduit promeut des ontologies pour de multiples aspirations dont certaines, dont beaucoup plus exactement, aboutissent à des approximations douteuses, notamment lorsqu'il s'agit de ne pas appeler un chat en disant c-h-i-e-n dans l'ordre des phonèmes.

Concluons. Cette question de l'ontologie, Lacan en parle lorsqu'il s'agit de pointer le caractère bien singulier de la dénomination *cosmonaute* qu'il se trouve à discuter avec un membre de l'Académie des sciences de l'URSS (2) : « C'est là qu'on sent ce qui continue à s'abriter d'ontologie métaphysique, même dans les lieux les plus inattendus ». Nous pourrions prendre utilement cette remarque pour un avertissement sur le moment actuel.

En attendant, notre cosmonaute national, Thomas Pesquet, tourne 30 fois par jour autour de la terre, et nous régale de ses photos aériennes sur le réseau Twitter, véhiculant un message qui est devenu incongru : la terre, cette belle orange bleue, dirait Eluard. On ne sait pas par où il faudra commencer pour lui expliquer ce qui s'est produit et a changé aujourd'hui des couleurs pour les recomposer pour longtemps. Une fracture s'est opérée qui ne mélange pas – pas poétiquement s'entend – l'orange et le bleu : il y a ceux qui transigent sur le pire et ceux qui lui font barrage en acte. Mais déjà dans cette nouvelle cuisine, les couleurs rivalisent sur une base qui sonne faux. Les affrontements ne sont pas ceux que l'on pourrait attendre. Ils ne sont pas orientés. Ils manquent sciemment leur objet. On a vu des politiques et des journalistes, sous couvert d'objectivité, mot utile pour se cacher sous la moquette, soumettre la démocratie à des contorsions baignées de bonnes intentions comme on teste la réponse d'un élastique à l'effort.

D'aucuns s'étonnent que l'élastique puisse rompre devant la surenchère de ce que la démocratie pourrait supporter, surenchère de ceux qui ouvrent la table à tous les vents, même contraires à la démocratie qu'ils pensent servir – pour la plus grande joie de l'opinion logée dans les pavillons des premières couronnes des agglomérations. Cela offre des opportunités sensationnelles aux mauvais pirates friands de *datas*. Ceux-là ne sont pas de l'autre côté de l'Atlantique, mais derrière le mur de Berlin qui n'existe plus.

*Paris, le 6 mai 2017*

(1) : http://www.liberation.fr/elections-presidentielle-legislatives-2017/2017/05/06/wikileaks-joue-clairement-un-role-dans-la-propagation-des-macronleaks_1567719

(2) : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 68.

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
*Rédacteur en chef* : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
*Chroniqueurs*
*(à venir)*
*Maquettistes* : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
*Électronicien* : Nicolas Rose.
*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.
*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.
*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.